

L'écoute individuelle des confidences requiert qu'on se détache de la compassion au premier degré, comme le médecin auprès de ses grands malades, la mère au chevet de son enfant. Et pour atteindre le peuple qui lui est confié, un plus un, plus un, plus un... ne feront jamais quatorze mille ! Il y faut des « médiations », il y faut le travail en commun prêtres-laïcs, animés non seulement par une chaude amitié, conviviale mais restreinte (p. 101, 102, 123), mais par un souffle « missionnaire » (à défaut d'autre mot). On sent peu, chez l'auteur, l'angoisse de tous ceux qui sont loin et qui ne viennent pas à nous, qu'ils soient « pavillonnaires », habitants des HLM ou immigrés (p. 99).

Pour prendre l'exemple de la catéchèse, on est surpris que ne soit pas notée la proportion de petits baptisés non catéchisés ; on est surpris des plaintes sur l'instabilité et l'inattention de ceux qui viennent au « caté ». L'auteur s'est-il suffisamment « impliqué » dans sa « gestion » de la catéchèse ? Gérait-il seulement, par délégation, la technique, la méthode ? Dans les difficultés, a-t-il suffisamment communiqué le « souffle » ? Prêtre et catéchistes ont-ils suffisamment visé les ensembles, les groupes ? L'auteur semble les craindre ou les négliger, or il faut en faire des « médiations », des lieux chaleureux, fonctionnant avec âme où chacun puisse se sentir concerné, reconnu, aimé. Il a tout pour réussir cela : son amour de Jésus et des gens, son don de communication ; il en perçoit déjà quelques signes, dans les réunions de parents, par exemple (p. 138).

Il en est de même pour ses autres actes de ministère : fonctions cultuelles (p. 100 – quel mauvais mot !), célébration d'obsèques, préparation au mariage... que tout soit l'occasion d'évangélisation, avec la coopération active des chrétiens laïcs, par la médiation d'ensembles où chacun soit reconnu et rejoint. Il le fait déjà : qu'il le fasse mieux, en « gérant » moins (ou mieux), en gardant toujours la visée vers tous car chacun additionné à chacun ne fera jamais « tous ».

Témoignage d'un être très humain, très chrétien et donc libre, cet ouvrage, un peu foisonnant, supporte plusieurs lectures. Le recenseur, prêtre et pasteur, a opté pour une lecture « pastorale ». L'auteur détient, épars encore, tous les éléments pour être un bon « pasteur ».

André LEBAS

LUIS DE MOYA, **Un tétraplégique qui aime la vie, « En passant »**, traduction française de Xavier Michaux, Paris, Éd. du Laurier, 1999. – (15x22), 192 p., 65 F.

S'endormir au volant en avril 1991, se retrouver à l'hôpital avec une lésion de la moelle épinière, savoir que la vie ne redeviendra jamais ce qu'elle était avant, avec, pour toujours, une paralysie des quatre membres, c'est une épreuve redoutable pour un jeune prêtre de moins de quarante ans, appartenant à l'*Opus Dei*, aumônier des étudiants à l'université de Navarre. L'abbé Luis de Moya est né en 1953 dans la Manche d'une famille paysanne, aîné de huit enfants. Étudiant à Madrid, il sollicite son admission à l'*Opus Dei*. Envoyé à Rome pour faire ses études de théologie et de droit canonique, il est ordonné prêtre. En 1984, il est secrétaire du Conseil de l'aumônerie de l'université de Navarre et aumônier de l'École d'architecture.

En sept chapitres écrits au fil de la plume, sans prétentions littéraires, le P. Luis décrit ce qu'a été et ce qu'est son existence : les circonstances précédant immédiatement l'accident et ce dont il se souvient du choc, la phase des soins intensifs, l'ajustement à ses nouvelles conditions de vie, la reprise du travail, un nouveau séjour en clinique nécessité par une trachéotomie mal cicatrisée, la reprise, les perspectives d'avenir.

On ne peut qu'admirer son courage, son abandon, son optimisme, sa volonté de réaliser tout ce qu'il est capable de faire. La souffrance est présente mais aussi la joie de vivre et de servir, l'amour de la vie telle que Dieu l'a faite. Le livre est dédié à sa mère, à ceux qui, comme elle, sont l'occasion pour d'autres de devenir meilleurs, et à tous ceux « qui savent mettre à profit les handicaps de leur prochain pour être forts dans cette vie ».

Pourquoi a-t-il raconté son expérience ? Pour obéir à une suggestion qui lui a été faite. Pourquoi le titre « En passant » ? « En raison, dit-il, de cette façon un peu particulière de vivre collé sur un fauteuil roulant et de tout ce que cela suppose. J'ai voulu exprimer comment je vois les choses depuis ce fauteuil [...] Ce que je vois et comment je le vois » (p. 16).

La vie n'est pas facile, « y compris ce qui n'est pas difficile ». « Mais tant que je suis tel un sarment attaché au pied de vigne, en vie, grâce à celui qui m'a pensé, aimé et créé, alors tout va bien même s'il a fallu me tailler » (p. 91).

Ce n'est pas seulement les handicapés qui trouveront dans ces lignes un exemple stimulant mais ceux qui ne le sont pas et qui démissionnent trop souvent en face des difficultés mineures de leur existence. Signalons une ligne sautée au bas de la page 163.

Dom Guy-Marie OURY, o. s. b.

ANNÉE JUBILAIRE

Thomas P. OSBORNE, J. STRICHER, **L'Année Jubilaire et la remise des dettes, Repères bibliques**, Bayard éditions / Centurion, 1999. – (15x22), 126 p., 98 F.

« Les passages de la Bible qui concernent l'année jubilaire ou la remise de la dette ne sont pas nombreux. Il s'agit des textes législatifs du Livre de l'Exode (chapitres 21 et 23), du Deutéronome (chapitre 15) et du Lévitique (chapitre 25) ainsi que des récits du chapitre 34 de Jérémie et des chapitres 5 et 10 de Néhémie... À côté de cette première série de textes, il y en a une autre qui porte sur " l'année de faveur ou d'accueil " : une brève proclamation au début du chapitre 61 d'Isaïe et une homélie de Jésus dans la synagogue de Nazareth qui reprend le texte d'Isaïe (Lc 4) » (p. 7).

Une analyse très fine de ces textes est proposée. Retenons les conclusions proposées à la fin de chaque série. Après l'étude de Néhémie : « Le jubilé ne serait-il pas essentiellement un " imaginaire ", un modèle théologique susceptible d'aider le peuple à comprendre ses relations à Dieu et à régler les relations internes entre les différents membres de la société, comme en témoigne la série des stipulations concrètes ? » (p. 69). Après l'année d'accueil mentionnée par Luc, il semblerait que « l'expression désigne une période nouvelle au cours de laquelle Dieu se montre favorable par Jésus-Christ » (p. 117).

Et notons la remarque terminale. « La lecture des textes bibliques nous enseigne que la sensibilité à la situation des personnes prisonnières de l'endettement économique ou de l'exclusion sociale et l'engagement politique et moral en leur faveur font partie intégrante de la foi chrétienne » (p. 122). Elle nous offre une « orientation » (p. 123).

P. Pierre DAUBERCIES

ICONOGRAPHIE

Gabriel BUNGE, **L'Iconographie de la Sainte Trinité, Des catacombes à Andreï Roublev**, Paris Médiaspaul, 2000. – (19x26), 125 p., 24 illustrations en couleurs, 135 F.

« Il me semble qu'avec ce livre, nous avons enfin ce que nous attendions, ce dont nous ressentions la nécessité depuis si longtemps, en particulier nous les Russes : une explication théologique de cette icône tant appréciée : une lecture détaillée et appropriée, passionnée et extrêmement sobre, et par conséquent aussi " orthodoxe " au sens le plus vrai du mot. » C'est par ces mots élogieux que Sergueï S. Averintchev présente dans sa préface le livre du P. G. Bunge.

Ce livre sera apprécié par tous ceux et celles qui se laissent attirer par le mystère de Dieu en priant devant une icône. En lisant ce livre, on découvre combien certains se sont lourdement trompés en utilisant les icônes comme objets décoratifs. Le P. Bunge rappelle que l'homme a été créé afin que sa vie soit un passage de l'image à la ressemblance. En vénérant l'icône, l'homme échappe à l'image qu'il peut se faire de Dieu et se soumet lui-même au mystère de Dieu qui se révèle Trinité. Prier devant une icône est accepter de se laisser transformer par l'Esprit qui « illumine et transforme nos âmes ».

Afin de nous introduire dans la contemplation de l'icône de Roublev, l'auteur analyse les différentes icônes représentant la rencontre d'Abraham avec les trois messagers puis celles représentant la Trinité. Grâce aux commentaires, le lecteur découvre combien la méditation et la prière des artistes peuvent faire découvrir « ce qui est caché, invisible ».

Roublev s'est nourri spirituellement de la vie de contemplation de la Trinité, notamment par la peinture de Serge de Radonège. Mais il est le seul peintre qui rend visibles les propriétés caractéristiques des trois personnes divines. Il est passionnant de découvrir comment Roublev nous dévoile quelque peu ce mystère en restant profondément attaché à la Tradition et en même temps de faire découvrir l'amour des trois personnes divines uniquement par des détails.